



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Forrest St
Guign



*Hon. George Bancroft
with J. B. Robertson's compliments*

NOTICE HISTORIQUE
SUR LA VIE
ET LES TRAVAUX
DE M. FEVRET DE SAINT-MEMIN

PAR PH. GUIGNARD

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE DIJON,

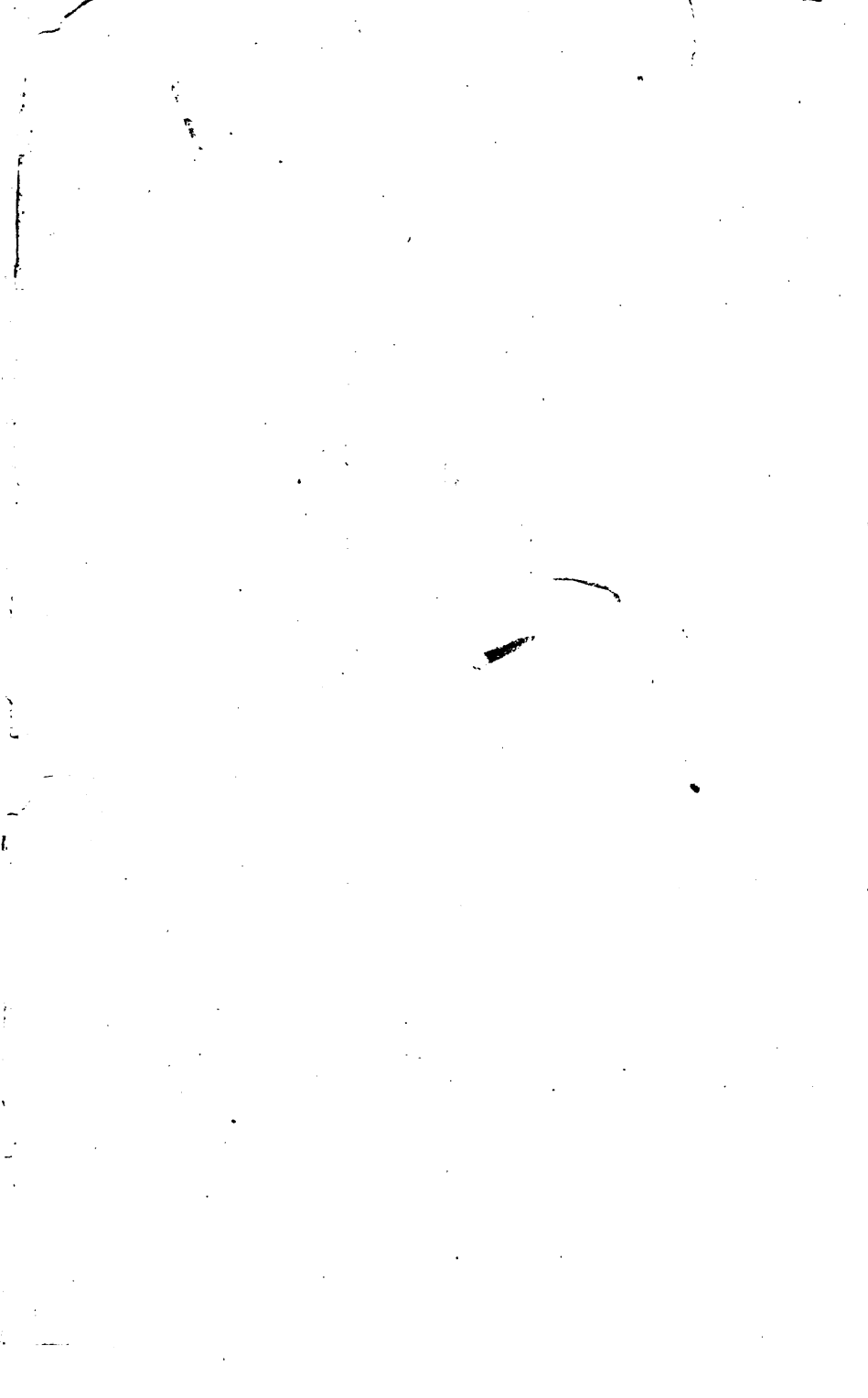
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



DIJON
IMPRIMERIE LOIREAU-FEUCHOT

place Saint-Jean, 1 et 3.

MDCCCLIII



NOTICE HISTORIQUE
SUR LA VIE
ET LES TRAVAUX
DE M. FEVRET DE SAINT-MEMIN

PAR PH. GUIGNARD

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE DIJON,

CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.



DIJON
IMPRIMERIE LOIREAU-FEUCHOT

place Saint-Jean, 1 et 3.

MDCCCLIII

LPH

(Fevret)
Guignard
A. R.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. FEVRET DE SAINT-MEMIN

LUE A LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DE DIJON
DU 16 MARS 1853 (1).



« Fuit hæc Fevretianæ gentis laus propria semper atque domestica, ut in commune bonum patriæ, ac litterarum decus nata videretur. »

(P. OUDIN, in *Catalog. Bibl. Divion.*, 1708.)

Les éloges consacrés à la mémoire de M. de Saint-Mémin, presque au lendemain de sa mort, par MM. Frantin, Foisset, Rossignol et Baudot, ont retracé assez éloquemment ses qualités éminentes, pour que son nom demeure gravé dans la mémoire de notre pays à côté des noms de ses illustres ancêtres. Il ne m'appartient donc plus de louer M. de Saint-Mémin devant la compagnie qui s'honore de l'avoir compté parmi ses membres et

(1) Extrait des Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.

parmi ses administrateurs ; mais j'ai cru que le récit simple et fidèle de sa vie trouverait ici un bienveillant auditoire.

L'intérêt que M. de Saint-Mémin voulut bien toujours me témoigner ; les communications précieuses que je dois à M^{lle} de Saint-Mémin, sa sœur et sa constante compagne dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, me donneront peut-être, aux yeux de l'Académie, quelque droit à me charger d'une tâche qui eût été bien mieux placée en d'autres mains.

Charles-Balthazar-Julien Févret de Saint-Mémin naquit à Dijon, le 12 mars 1770, dans l'hôtel Févret.

Il eut pour père Bénigne-Charles Févret de Saint-Mémin, conseiller au Parlement de Dijon. Sa mère, Victoire-Marie de Motmans, créole de Saint-Domingue, était d'une grande beauté. Une jolie pièce de vers de M. de Chamblanc, conseiller au Parlement de Dijon, tout en témoignant des dons parfaits qu'elle avait reçus de la nature, nous apprend qu'elle y joignait des charmes plus précieux encore, mais trop rares souvent dans la société du XVIII^e siècle, les charmes de la vertu ; elle se montrait ainsi la digne épouse de ces Févret qui méritèrent cette louange particulière d'avoir eu tous des femmes remarquables par leur sage conduite.

M. de Saint-Mémin reçut sa première éducation dans la maison de M. l'abbé Liébaut, puis dans celle de M. Chiquel, professeur au Collège de Dijon. Les fils des familles considérables de la province et de la ville s'y trouvaient réunis ; plusieurs étaient ses parents, d'autres formèrent avec lui de ces liaisons d'enfance qui deviennent plus étroites avec l'âge et que la mort seule peut rompre. Placé plus tard à la tête de l'administration du

Musée de Dijon, il recueillait en 1842, pour ce bel établissement, un précieux legs de M. le marquis de La Marche, souvenir des jeunes années passées avec son conservateur.

L'illustration qu'une longue suite de ses ancêtres avaient acquise dans la magistrature, semblait indiquer au jeune Févret de Saint-Mémin une route naturelle et facile, où l'aurait protégé la mémoire encore si vivante de son grand-père, Charles-Marie Févret de Fontette, le docte continuateur de la Bibliothèque historique de la France.

M. Févret de Saint-Mémin, déterminé sans doute par la réputation de son oncle, le chevalier de Fontette, regardé alors comme l'un de nos officiers-généraux les plus distingués, préféra faire suivre à son fils la carrière des armes. Il entra donc comme cadet-gentilhomme à l'Ecole militaire, à Paris, le 1^{er} avril 1784. Le 8 mai 1785 il en sortit enseigne surnuméraire au régiment des gardes-françaises. Le grade d'enseigne lui fut accordé le 27 avril 1788.

Il est inutile de dire que les soins donnés à l'éducation de M. de Saint-Mémin répondaient à sa naissance et à l'avenir brillant auquel il pouvait légitimement prétendre. Tout ce qui entrait dans le cercle des connaissances et des arts d'agrément que l'on exigeait alors d'un jeune gentilhomme lui fut enseigné. Pour suivre de plus près ses progrès et sa conduite, son père et sa mère demeuraient l'un ou l'autre presque constamment à Paris.

Il ne parut pas d'abord devoir répondre à tant de sollicitude ; il montrait peu d'ardeur pour l'étude et une grande indifférence pour la société : on remarquait avec inquiétude son peu d'abandon et son laconisme.

Ces fâcheux symptômes ne tardèrent pas à disparaître. L'amour de l'étude et du travail se montra pour ne plus le quitter jusqu'à la fin de sa vie ; et, s'il conserva un esprit grave et un caractère sérieux, il n'en eut pas moins une humeur constamment égale et une douce gaieté.

Quelques heureuses dispositions de M. de Saint-Mémin semblèrent avoir de la peine à se faire jour : il en est une qui s'annonça dès l'enfance et qui n'eut pas besoin d'être développée par la culture ; je veux parler de son aptitude innée aux arts du dessin et aux arts mécaniques.

Quand l'époque des semestres le ramenait en Bourgogne, il dessinait déjà des portraits fort ressemblants, et il apportait dans leur exécution une exactitude toute géométrique. Bien avant son départ pour les Etats-Unis il s'était exercé à peindre.

Etabli dans son petit atelier, bien garni d'outils de toute espèce, le jeune garde-française maniait adroitement la scie, la lime, le rabot. Il aimait particulièrement l'horlogerie, et il se souvenait que l'un des beaux jours de sa vie avait été celui où, possesseur d'une vieille montre, il avait pu la démonter et remettre toutes ses pièces à leur place. En s'aidant de l'Encyclopédie, il vint à bout de terminer un petit modèle de moulin-à-vent, vrai chef-d'œuvre de délicatesse et de précision.

Ces amusements ingénieux, qui semblaient alors ne devoir être jamais pour M. de Saint-Mémin qu'un délassement et une récréation, allaient bientôt devenir pour lui et pour une partie de sa famille une ressource précieuse.

La Révolution éclata. Le 31 août 1789, le régiment des gardes-françaises fut réformé, et ses officiers rentrèrent dans leurs foyers.

Au mois de septembre 1790, M. et M^{me} de Saint-Mémin, accompagnés de leurs filles, se retirèrent en Suisse, où leur fils les avait précédés deux mois auparavant. Il avait employé cet espace de temps à parcourir à pied les montagnes et à dresser une carte minutieusement exacte de son itinéraire.

L'armée des princes s'étant formée, M. de Saint-Mémin s'y rendit. Tandis qu'elle était cantonnée sur les bords du Rhin, entre Coblenz et Cologne, M. de Saint-Mémin occupait ses loisirs en peignant en camayeu sur ivoire, genre fort à la mode à cette époque. Il servait comme lieutenant en second dans le corps des hommes d'armes à pied, avec rang de lieutenant-colonel. Lorsque l'armée des princes fut licenciée, le congé délivré par le maréchal duc de Broglie lui servit de brevet ; et quand plus tard, méritant à tant de titres la croix d'honneur, M. de Saint-Mémin l'obtint sur la proposition du maréchal Gérard, ce fut à l'ancien lieutenant-colonel qu'on l'accorda.

M. de Saint-Mémin, rendu à sa liberté, vint retrouver sa famille à Fribourg, en Suisse, où il s'exerça à la sculpture sur bois, et où il apprit à dorer. Au mois de mars 1793, son père et lui résolurent de tenter les hasards d'un lointain voyage à Saint-Domingue, pour essayer d'échapper aux effets désastreux de la loi du séquestre rendue contre les émigrés.

Les propriétés considérables de M^{me} de Saint-Mémin étaient toutes dans cette riche colonie. Il y avait quelque espoir de les conserver en s'y transportant ; les biens situés en France pouvaient peut-être eux-mêmes être sauvés du séquestre en fournissant la preuve que leurs possesseurs se trouvaient sur le territoire français, et que

leurs noms ne devaient pas être inscrits sur les listes de l'émigration.

Messieurs de Saint-Mémin, obligés de faire un long détour, se rendirent en Hollande, puis en Angleterre, d'où ils gagnèrent Halifax. Ensuite, remontant le fleuve St-Laurent jusqu'à Québec et Montréal, et descendant le lac Champlain et la rivière Hudson, ils arrivèrent à New-York.

Les récits des malheureux colons qui étaient venus en grand nombre chercher un refuge dans cette ville ne leur apprirent que trop les désastres de Saint-Domingue.

Il n'y avait plus rien à attendre de ce côté; les ressources s'épuisaient : il fallut songer à s'en créer de nouvelles. Un petit jardin, cultivé avec l'aide d'un valet de chambre actif, intelligent et dévoué, qui s'était associé à la fortune de ses maîtres, fournit aux premiers besoins ; mais le produit de la vente des légumes était insuffisant. M. de Saint-Mémin, pour augmenter les petits revenus, commença alors sa carrière d'artiste et de mécanicien.

Un de ses plus anciens amis raconte ainsi ses débuts :
« Messieurs de Saint-Mémin n'avaient pas tardé à se
« lier intimement avec ma famille ; ils étaient venus de-
« meurer avec nous dans une maison charmante, si-
« tuée hors de New-York, et d'où l'on dominait la
« ville. On y jouissait d'une vue superbe, qui s'éten-
« dait d'un côté sur toute la rade. Charmé de la beauté du
« paysage, M. de Saint-Mémin en fit un dessin fort exact.
« Il n'en existait pas d'autre ; nous lui donnâmes l'idée de
« le graver et de le répandre. Je l'introduisis moi-même
« à la Bibliothèque publique, afin qu'il pût puiser dans

« l'Encyclopédie les premiers principes de la gravure. Il
« s'en rendit bientôt maître. Il était doué de l'esprit le
« plus réfléchi ; il avait une aptitude extraordinaire à
« toutes les sciences , une adresse de main remarquable
« et une persévérance à toute épreuve. »

Abandonnant pour le moment l'étude des mathématiques , à laquelle il se livrait avec ardeur , M. de Saint-Mémin vint à bout de graver deux vues de New-York , qu'il enlumina ensuite. Tous les objets y étaient figurés avec un soin scrupuleux ; aussi furent-elles accueillies avec empressement. Quelques eaux-fortes , de l'époque de ces essais , représentant des projets de bâtiments publics pour une ville nouvelle qui devait , je crois , se nommer Azylum , annoncent dans M. de Saint-Mémin un véritable talent pour la gravure. Il avait , pour y réussir , deux qualités précieuses , l'exactitude mathématique du dessin et une patience qui ne se lassait jamais.

Témoin de ses premiers succès , un de ses compatriotes , ancien garde-du-corps , lui suggéra l'idée de faire des portraits au physionotrace , et de les graver. Ce genre , créé par Chrétien en 1786 , avait eu une très-grande vogue à Paris ; mais il était à peu près inconnu en Amérique. M. de Saint-Mémin l'y pratiqua le premier.

Construire le physionotrace , au moyen duquel le portrait était tracé ; le pantographe , qui le réduisait dans des proportions voulues ; ce ne fut pas là ce qu'il y eut pour lui de plus embarrassant : il lui fut beaucoup plus difficile de faire les petites roulettes propres à graver sur cuivre les dessins réduits. N'ayant guère pour guide que l'Encyclopédie , M. de Saint-Mémin triompha de tous les obstacles. Plus tard même , fabriquant les roulettes

à l'aide d'une machine de son invention , il perfectionna sa manière, et surpassa les modèles qu'il s'était proposé d'imiter.

Un autre compatriote, M. de Valdenuit, s'était joint à lui au début de son entreprise : ils avaient formé entre eux une sorte d'association, et les premiers portraits gravés par M. de Saint-Mémin portent leur double signature. M. de Valdenuit quitta l'Amérique en 1797 environ. Peu de temps après son départ, la mort enleva à M. de Saint-Mémin le valet de chambre auquel il avait confié le soin de la presse, et dès lors il dut suffire seul à tous ses travaux.

Le portrait, de grandeur naturelle, au crayon noir sur papier rouge, encadré, la planche de cuivre et douze épreuves, le tout était livré pour 33 dollars (165 fr.).

Ce qui avait demandé d'abord à peu près deux semaines de travail put être terminé ensuite en trois jours, tant M. de Saint-Mémin avait su abréger la besogne par des inventions ingénieuses. Son esprit actif était toujours occupé à créer quelque machine qui pût épargner le temps et la peine, puisant ses ressources en lui-même et tâchant d'atteindre cette perfection idéale qu'il n'a cessé de poursuivre durant toute sa vie dans tout ce qu'il entreprit. Son goût naturel pour une extrême précision, et un fini exact dans ses travaux, avait été encore augmenté par la connaissance complète de l'art de l'horlogerie, qu'il avait acquise à Philadelphie d'un horloger genevois, homme habile et de bon commerce, chez lequel il était logé.

Tandis que Messieurs de Saint-Mémin triomphaient de la fortune adverse, les autres membres de la famille éprouvaient toutes ses rigueurs. Madame de Saint-Mémin

et ses filles, qui étaient demeurées en Suisse , avaient vu disparaître l'un après l'autre les débris de leur fortune. Diamants , chevaux , argenterie , il avait fallu tout vendre pour vivre. Les armées françaises victorieuses approchaient. Il ne resta bientôt plus d'autre parti à prendre que de chercher un refuge dans des contrées plus éloignées.

Au mois de janvier 1798, Madame de Saint-Mémin se décida à partir pour l'Amérique, où l'appelait un vif désir de revoir ses chers exilés , séparés d'elle depuis cinq années. Elle espérait, en emmenant ses deux filles avec elle , retrouver au-delà des mers sa famille entièrement réunie ; mais l'une d'elles , mariée depuis deux ans à M. le vicomte de Juigné , ne put la suivre. Retirée à Altona avec son mari , elle y vécut dignement jusqu'en 1806 , à la tête d'une maison d'éducation fondée par leurs soins.

Après les premiers instants consacrés au bonheur de se revoir , si ardemment souhaités et si longtemps attendus , on tint un petit conseil de famille. Il y fut décidé que M. de Saint-Mémin quitterait New-York , où les travaux commençaient à manquer ; qu'il irait à Philadelphie , et qu'il chercherait dans les environs une petite ville où sa mère et sa sœur pussent établir un pensionnat pour les jeunes personnes. Son choix tomba sur Burlington , bâtie sur les rives de la Delaware , à 7 lieues environ de Philadelphie. Les courageuses institutrices y furent accueillies avec empressement , et bien des Américaines conservent encore aujourd'hui précieusement le souvenir des jours passés sous leur habile direction.

Trois ans s'étaient écoulés depuis que Madame de Saint-Mémin et sa fille avaient apporté leur part au revenu commun ; mais les bonnes nouvelles venues de

Saint-Domingue semblaient annoncer qu'il ne serait bientôt plus nécessaire de gagner péniblement le pain de l'étranger. Les propriétés de Madame de Saint-Mémin avaient moins souffert que beaucoup d'autres ; un ami de la famille s'en était fait nommer le gérant ; ses lettres annonçaient une abondante récolte, et toutes les démarches nécessaires à la levée du séquestre étaient terminées. M. de Saint-Mémin père, n'ayant plus qu'à agir par lui-même, se rendit à Saint-Domingue ; il débarqua au cap au mois de juillet 1802. Il croyait toucher au terme de tant de fatigues et d'angoisses ; la Providence en avait disposé autrement. Peu de jours s'écoulèrent, et la maladie vint terminer son existence et aggraver les douleurs de sa famille.

Les événements se succédèrent rapidement dans la colonie ; les succès des armées françaises y rencontrèrent bien des obstacles ; la révolte des nègres se fortifia dans la partie de l'ouest et dans celle du midi. Il fallut abandonner tout espoir du rétablissement de l'ordre, et il devint plus nécessaire que jamais de s'attacher à la gravure et à l'éducation.

M. de Saint-Mémin passait avec sa mère et sa sœur la meilleure partie des mois d'été. Il s'occupait alors à graver les portraits dont il avait pris les esquisses dans ses diverses excursions, et à préparer tous les outils dont il avait besoin. Il avait visité successivement Baltimore, Annapolis, Washington, Richmond, Charleston. Dans les deux premières villes il avait trouvé un accueil empressé de la part des habitants et de plusieurs compatriotes ; il s'y était même agrégé à une Société philharmonique, se chargeant des parties d'alto, lorsqu'elles n'étaient pas trop difficiles. Son oreille et son goût lui

tenaient lieu d'un grand talent. A Washington, la session du Congrès lui fournit une heureuse occasion d'enrichir ses porte-feuilles des portraits d'un grand nombre d'hommes d'État plus ou moins célèbres. Les noms de Jefferson, de Madison, de Randolph, se lisent dans l'importante collection de son œuvre, qui monte à près de 900 pièces, parmi lesquelles on compte 818 portraits.

Tout en se livrant spécialement à ce genre, M. de Saint-Mémin ne négligeait pas dans ses courses de dessiner les sites les plus remarquables. Pendant l'un de ses séjours d'été à Burlington, il avait construit une grande chambre obscure, dont il s'aidait dans ses études de paysage. Il s'en servit pour prendre une vue fidèle de la chute du Niagara, dont il dessina au crayon, avec talent, la partie la plus importante. Il l'avait tracée toute entière, avec ses bords, en panorama ; on le pressa vivement, à Paris, en 1810, de mettre cette belle page au Salon ; mais sa modestie lui fit croire qu'elle était indigne d'être soumise au public.

On voit que M. de Saint-Mémin se trouvait en France en 1810. Il avait dû s'y rendre à la suite des mesures prises en faveur des émigrés par Napoléon. Des arrangements de famille au sujet des biens rendus réclamaient sa présence ; il fallait d'ailleurs, avant de quitter le sol hospitalier de l'Amérique, s'assurer des ressources que la France pouvait offrir. Bien qu'il n'y retrouvât que le plus mince revenu, il pressa vivement M^{me} de Saint-Mémin de ne pas attendre son retour aux États-Unis pour revenir dans sa patrie ; mais les sollicitations de son fils ne purent la décider à quitter un pays si tranquille pour retrouver en Europe tant d'agitation.

M. de Saint-Mémin regagna l'Amérique en 1812. Sa

vue était trop fatiguée par le travail de la gravure pour qu'il pût songer à reprendre ses anciennes occupations ; abandonnant le burin pour la palette et les pinceaux , il peignit à l'huile avec succès des portraits et des paysages. Ce nouveau genre ne lui était pas inconnu ; il s'y était exercé dès l'enfance , et il s'y était rendu habile pendant son séjour à Paris , en fréquentant de bons ateliers.

La paix dont il jouissait aux Etats-Unis , les droits de citoyen qu'il y avait acquis , la considération qui l'y entourait , les amitiés qu'il y avait formées , tous ces précieux avantages , conquis par un séjour de plus de vingt années , n'avaient pu faire oublier la patrie à M. de Saint-Mémin ; et quand , au mois d'octobre 1814 , il se vit libre enfin de s'embarquer pour revenir en France avec sa mère et sa sœur , sa joie fut si vive , qu'il brisa son physionotrace , comme si toutes les peines étaient passées désormais et que rien ne dût même en rappeler le souvenir.

Cependant ce bonheur fut bien vite troublé par les événements de mars 1815 , suivis de l'occupation de la France par les armées alliées. Au calme le plus profond sur la terre étrangère , pendant les longues années des troubles de l'Europe , succédait tout-à-coup sur le sol natal le fracas inattendu des agitations politiques. Il fut bien permis alors à M. de Saint-Mémin de jeter quelquefois en arrière un regard de regret ; et , témoin des malheurs de la France , il put dire avec vérité : *Mieux vaudrait tenir le burin que tenir auberge , et la tenir à ses propres frais.*

Le 29 janvier 1817 , Louis XVIII conféra à M. de Saint-Mémin le grade de lieutenant-colonel , pour tenir

rang du 1^{er} mai 1792, époque du licenciement de l'armée des princes, où il avait servi, ainsi que je l'ai dit précédemment. Ce fut peut-être cette circonstance qui lui inspira un instant l'idée de rentrer dans la carrière militaire et de demander au ministre de la guerre d'être employé en service actif, quelques semaines après sa nomination aux fonctions de conservateur du Musée de Dijon.

Les arts n'eurent pas le regret de se voir enlever par les armes un de leurs plus fins connaisseurs, et le Musée de Dijon fut assez heureux pour garder le directeur éminent qui venait de lui être donné le 27 juillet 1817, par M. le ministre de l'intérieur Lainé.

Le dernier conservateur, M. Hoin, étant mort au mois de juin 1817, l'administration municipale, appréciant avec une intelligence qui l'honore l'aptitude spéciale et le mérite de M. de Saint-Mémin, s'était hâtée de présenter sa candidature. « En qualité de citoyens de Dijon et « d'amis des arts, disait-elle dans sa note communiquée « à M. de La Chadenède, préfet de la Côte-d'Or, nous ne « connaissons personne qui soit plus capable que M. de « Saint-Mémin d'être à la tête de notre Musée. Ses con- « naissances dans la peinture, sa probité, son exacti- « tude nous sont de sûrs garants que ce bel établisse- « ment, loin d'être négligé, acquerra un nouveau lustre « entre ses mains. »

Jamais choix ne fut plus heureux. Les nouveaux devoirs imposés à M. de Saint-Mémin étaient entièrement conformes à ses goûts : il n'avait pas à quitter sa ville natale ; il n'avait rien à changer dans la direction habituelle de ses études, de ses travaux ; la carrière des arts lui demeurerait ouverte ; ces avantages le satisfaisaient pleine-

ment. Rencontrant quelquefois dans les collections du Musée des objets enlevés dans le cabinet de son père, il disait à ses amis qui lui souhaitaient un poste plus élevé : *Vous voyez bien que je suis intéressé à leur conservation.*

Ce mot spirituel exprime plus réellement qu'on ne pourrait le penser d'abord tout l'intérêt que M. de Saint-Mémin portait à l'établissement qui lui était confié. Le soin de son Musée devint la grande occupation de sa vie. Dans bien des circonstances l'emploi fut une véritable charge ; mais il ne put jamais se résoudre à se séparer de ces collections, qu'il avait en quelque sorte transformées, à force de labeurs et de persévérance, et dont quelques-unes étaient devenues comme son œuvre, grâce aux patientes et habiles restaurations qui les avaient fait renaître sous ses doigts.

La conservation d'un musée en province demande dans une seule personne la réunion de bien des qualités diverses. Les collections des grandes capitales ont à la tête de leurs principales divisions des hommes spéciaux ; en province, un conservateur de musée doit être peintre, expert en tableaux, leur restaurateur au besoin, anti-quaire, et il ne lui est pas inutile de savoir manier l'ébauchoir et le ciseau.

M. de Saint-Mémin ne manquait à aucune de ces conditions : les magnifiques retables des ducs de Bourgogne, rendus à leur beauté première ; la dernière et remarquable partie de la Notice du Musée ; les rapports sur les cachets d'oculistes romains et sur les restes des monuments de l'ancienne Chartreuse de Dijon, témoignèrent toujours de l'habileté du praticien, de la science de l'antiquaire et du goût sûr et exercé de l'artiste.

M. de Saint-Mémin avait encore une qualité précieuse

dans l'emploi qu'il occupait : il n'était pas exclusif. Admireur des chefs-d'œuvre de l'antiquité, il avait su deviner ceux du moyen-âge bien avant qu'il fût devenu de mode de les apprécier. Ne s'enthousiasmait pour aucune école, pour aucun style, il accueillait tout ce qui se recommandait à lui par un mérite réel. Peu de conservateurs savent étouffer ainsi leurs préférences personnelles et les sacrifier à l'intérêt général de leurs collections. Tel est peintre, tel est sculpteur ; celui-ci n'estime même qu'une école particulière ; souvent un seul genre a le don de lui plaire ; deux ou trois noms trouvent grâce à ses yeux. L'un n'aime que l'art antique, l'autre pros- crit en masse ce qui ne date pas du règne de saint Louis ; et les musées, au lieu d'offrir aux artistes éloignés des capitales un résumé complet de toutes les branches de l'art, ne servent guère alors qu'à fausser leurs idées et à les égarer.

M. de Saint-Mémin se consacrait tout entier aux de- voirs de sa place ; son activité, cependant, ne se bornait pas à ces travaux obligés, et, dès 1826, il déposait dans les archives de la Société d'encouragement pour l'indus- trie nationale le plan de son PANTOGRAPHE PERSPECTIF, *des- tiné à former la perspective des machines, des fabriques, des monuments et de tous les corps que l'on n'a pas ac- tuellement en vue*, mais dont on a les projections hori- zontale et verticale (1). On conçoit tout ce qu'il fallait de génie inventif, de calculs et de recherches, pour pro- duire une machine qui, tout en promenant l'une de ses parties sur les simples lignes d'un plan, donne avec l'au-

(1) Rapport de Francœur, dans le CCCH^e Bullet. de la Société d'En- couragement. Sept. 1829.

tre son élévation qu'elle met en perspective. « On ne
« peut imaginer, dit Francœur dans son rapport du 25
« mars 1829, un instrument plus ingénieux et plus sim-
« ple, malgré sa complication apparente. » Il fut fort
admiré à l'Académie des beaux-arts, et son secrétaire
perpétuel, M. Quatremère de Quincy, en parla de la ma-
nière la plus flatteuse dans une lettre qu'il écrivit en 1828
au baron Fourier, en lui adressant M. de Saint-Mémin,
qui désirait soumettre le pantographe perspectif à l'exa-
men de l'Académie des sciences.

En 1829, Francœur, à la fin d'un rapport sur plusieurs
changements apportés par M. de Saint-Mémin dans la
construction du pantographe ordinaire, demandait à la
Société d'encouragement de le féliciter de ses efforts heu-
reux et soutenus pour le perfectionnement des arts du
dessin.

On doit à l'application constante de son esprit vers ce
but utile, une tenaille à vis de rappel destinée à donner
une tension voulue aux toiles des tableaux; un méca-
nisme fort simple, pour réunir exactement les panneaux
disjoints des tableaux peints sur bois, et que la Société
d'encouragement jugea digne d'une mention honorable
(1836); un pantographe, qui permet de placer l'objet
que l'on veut copier et sa copie proportionnelle sur deux
plans différents; enfin les mannequins de l'homme et du
cheval, véritables chefs-d'œuvre, où la précision des
formes et la vérité des attitudes ne laissent rien à désirer.
La souplesse des mouvements de ces mannequins, vai-
nement cherchée jusqu'à lui, était due en grande partie
à la parfaite rondeur des boules qui forment leurs arti-
culations, et qu'il avait obtenue au moyen d'un appareil
fort simple adapté au tour.

Toutes ces inventions ingénieuses ne furent guère connues, malgré leur utilité pratique, que d'un public fort restreint. M. de Saint-Mémin fuyait le bruit de la renommée avec le soin que tant d'autres mettent à le chercher. La modestie était l'un des traits distinctifs de son caractère, et, comme l'a dit avec justesse M. Frantin, « Telle
« était sa discrétion sur lui-même, qu'il faut, pour ainsi
« dire, arracher à l'inventaire de son cabinet et à la mémoire de ses correspondants le secret des titres qu'il
« a acquis à la reconnaissance de ses concitoyens. »

Les distinctions les plus honorables ne tardèrent pas cependant à venir chercher M. de Saint-Mémin. Les génies incompris accusent trop injustement les hommes de ne se laisser prendre qu'aux faux brillants et à l'éclat trompeur du charlatanisme ; le vrai mérite n'a rien à perdre à être modeste, et il finit toujours par être reconnu.

Dès 1827, l'Académie des beaux-arts nomma M. de Saint-Mémin l'un de ses correspondants. L'Académie de Dijon, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, la Société d'émulation du Jura, la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, la Société pour la conservation des monuments historiques, la Société de l'histoire de France, la Société éduenne, l'Académie d'archéologie de Belgique, s'empressèrent de l'admettre dans leur sein.

Sur la proposition du Comité des arts et monuments, établi auprès du ministère de l'instruction publique, M. de Saint-Mémin en fut nommé en 1838 membre non résidant. Il faisait partie à Dijon de la Commission des bâtiments civils, et, en 1828, Charles X l'avait nommé membre du conseil municipal, voulant que l'administra-

tion de son pays natal ne fût pas privée de ses lumières et de son précieux concours.

Il était réservé à des hommes aveuglés par les passions politiques de méconnaître les longs services de M. de Saint-Mémin, et d'oublier les égards dûs à son âge et à la dignité de sa vie. J'aurais gardé le silence sur sa destitution, prononcée au mois de juillet 1848 par le ministre de l'intérieur, si je n'avais à ajouter que la municipalité de Dijon s'opposa constamment à cette erreur du pouvoir central, et si je n'avais à citer les noms de deux artistes courageux, MM. de Jolimont et Chevrot, qui ne craignirent pas de défendre publiquement M. de Saint-Mémin contre les attaques aussi injustes qu'indécentes d'une presse égarée.

Ce fut seulement au mois d'avril 1849 que le ministre de l'intérieur décida que cette destitution devait être considérée comme nulle et non avenue, et que M. de Saint-Mémin ne se vit pas privé de l'espoir de terminer sa carrière au milieu des fonctions qu'il avait toujours si honorablement remplies.

Sa constitution était robuste; il put dire longtemps comme l'un de ses ancêtres, Charles Févret :

Hoc et præ reliquis meminisse juvabit,
Quod mens in sano corpore sana viget.

La vieillesse ne lui fit sentir que bien tard quelques-unes de ses rigueurs, et il luttait constamment contre elles par la force et l'énergie de sa volonté. Sa vue, devenue très-mauvaise, ne se passait plus du secours d'une loupe. Le travail était rendu par là très-fatigant pour lui; mais, loin de se condamner à l'oisiveté, il ne cessa de lire, d'écrire, et d'administrer jusqu'à la fin son Musée.

M. de Saint-Mémin avait atteint le grand âge de 82 ans, lorsqu'il mourut, le 23 juin 1852, entre les bras de la religion catholique, à laquelle sa foi était demeurée fidèle, au milieu de l'incrédulité de la fin du XVIII^e siècle, et pendant son long séjour sur une terre protestante.

Il était le dernier descendant mâle de cette souche généreuse des Févret, qui, depuis plus de 300 ans, donnait à la patrie des enfants aussi nombreux que distingués. Cette famille, originaire de Semur-en-Auxois, était entrée au Parlement en 1589. Ses mémoires domestiques, d'accord avec l'histoire, disent que les Févret furent presque tous amis des belles-lettres et recherchés des savants. Renommés par la vertu de leurs épouses, l'amour paternel leur avait fait une loi rigoureuse de ne jamais passer à de secondes noces ; un seul, dit-on, l'enfreignit.

Ils se distinguèrent particulièrement dans la robe, justifiant par la gravité de leurs mœurs et par l'accomplissement consciencieux de leurs fonctions ces belles devises de Claude et de Charles Févret :

Virtutis amore cætera vilescunt.

Conscientia virtuti satis amplum theatrum est.

Dijon ne saurait oublier le dernier nom que je viens de citer. C'est celui de l'élégant imitateur de Cicéron, dans le Dialogue des orateurs célèbres du barreau bourguignon ; de l'ingénieux traducteur et commentateur des Quatrains de Pibrac ; de l'auteur du Traité de l'abus, matière délicate, mais dont il était difficile alors d'apercevoir tout le danger ; j'aurais dû le dire d'abord ; c'est celui de l'éloquent intercesseur qui arracha à l'é-

motion de Louis XIII le pardon de ses concitoyens révoltés.

L'un de ses petits-fils, Jacques Févret, vénéré pour la sainteté de sa vie sacerdotale, mourait à 39 ans, atteint, en soignant les pauvres de la ville, de l'horrible contagion qui régna pendant les années 1693 et 1694 ; et sa perte était considérée comme une calamité publique.

Un autre de ses descendants, Pierre Févret, par son codicile du 15 février 1701, léguait aux RR. PP. jésuites de Dijon, ses estampes, ses tableaux, ses médailles, la riche bibliothèque amassée dans ses voyages, à la condition qu'elle serait ouverte au public ; formant ainsi le noyau de la belle collection de livres que nous possédons aujourd'hui.

Moins d'un siècle plus tard, Charles-Marie Févret de Fontette honorait sa patrie par l'œuvre monumentale de la *Bibliothèque historique de la France*.

C'est par de tels services que la famille sénatoriale des Févret appartenait à notre ville, comme un patrimoine d'illustration.

M. de Saint-Mémin n'en a pas laissé perdre la glorieuse tradition, et sa vie tout entière justifie cette pensée du P. Oudin, que j'ai choisie pour épigraphe : « Ce fut toujours la gloire particulière et comme domestique des Févret, de sembler être nés pour l'ornement des lettres et pour le bien de la patrie. »

